

Conclusions sur le champ *Anthropologie*

*Il ne reste plus rien que les hommes puissent aimer et honorer en commun,
si ce n'est l'homme lui-même*
(Durkheim)

On ne peut reprocher à cette analyse du champ sémantique du mot « anthropologie » de ne pas avoir élargi la définition, mais à l'inverse, d'avoir réintroduit une dispersion perturbante dans un univers (l'anthropologie en tant que science) qui avait fini par trouver un équilibre. Dans l'impossibilité de rendre raison de son objet entier et sous tous ses aspects, le mot n'est utilisé que pour désigner le sous-ensemble d'une discipline, les autres prétendants au terme s'engageant à n'en pas disputer la dénomination à partir de l'instant où chacun, de fait, peut traiter d'un aspect de l'homme, et de temps à autre invoquer la notion. N'a-t-on pas pris le risque de détruire ce fragile *modus vivendi* ? N'a-t-on pas poussé le chercheur à succomber à une sorte particulière de mégalomanie : le désir de reconstruire la totalité de la science à partir de son seul point de vue, la volonté d'enfermer une totalité impossible à décrire, ce qui lui échappera toujours, dans les limites de son propre esprit. Partir de la totalité, n'est-ce pas une grossière erreur de méthode, n'est-ce pas vouloir embrasser l'impossible ? La mégalomanie finit par affirmer que le réel n'est que ce qui tient dans sa pensée, qu'il est seulement ce qu'on en a compris. Les sciences humaines ne sont pas indemnes de ce reproche, de cette tendance à la simplification. Il s'agira donc de vérifier si, à partir de ce tour de cadran, on peut construire un questionnement honnêtement et raisonnablement traitable.

1. Une définition de l'anthropologie

Qu'est devenue l'anthropologie ? En tant que regard, l'anthropologie est holiste. Elle a le souci continu de l'unification du questionnement autour du fait humain, de tirer de toute observation ou de toute réflexion des récurrences. Elle repose sur le postulat que l'humain présente des constantes qui traversent les civilisations et les siècles. Il ne peut y avoir un homme radicalement différent, mais de nouvelles manières de le penser. En ce sens, on comprend bien son ancrage dans la psychologie sociale, mais aussi qu'elle ne se limite pas à cette seule discipline.

En tant que méthode, elle implique une approche systématique, une démarche objectivante, une distance du chercheur face à son objet, la création par lui des conditions d'une contestation de ses impressions spontanées. L'anthropologie partage l'essentiel de ses méthodes avec d'autres sciences. L'usage fréquent de l'observation participante est cependant à noter, dans cette hétérogénéité, mais la possibilité de passer par des méthodes expérimentales et la proximité de la biologie font aussi partie de son héritage.

Chronologiquement, la construction d'une proposition anthropologique peut apparaître à des moments distincts d'une recherche. Elle peut la fonder ou la suivre, s'imposer dans un projet autre. Elle peut être portée par les sciences expérimentales, les sciences exactes ou les sciences humaines. L'anthropologie se caractérise par un retour vers soi et ses représentations les plus structurantes à l'instant de l'interprétation. Elle

apparaît ainsi plus souvent comme un instant dans un processus de recherche qu'une recherche en tant que telle. Les variations des définitions de l'homme appartiennent aux sciences particulières, puisque chacune promeut un aspect différent de l'humanité par son regard et son attention propre à l'une de ses facettes. Une anthropologie de la communication serait alors la manière particulière qu'aura la *science de la communication* d'être attentive à l'humain, et l'expression de ses hypothèses en ce domaine dans les passages les plus réflexifs des textes qu'elle produit.

2. Problématique

Une image de l'humain est portée par les textes, implicitement ou explicitement. Comme posé ou comme présumé ; comme instant voulu ou comme arrière-fond, non-pensé de la pensée ; comme annexe ou comme principe organisateur. Ces cadres s'inscrivent dans une histoire des sciences, des méthodes et des concepts.

Si cette image apparaît à ces instants précis où le chercheur revient sur sa méthodologie ou explicite son interprétation, il est juste d'organiser la synthèse de la notion à partir d'une perspective épistémologique. On distinguera trois sortes d'approches de l'homme : une approche par la définition (les caractéristiques), une approche par la méthode, enfin l'instant des présupposés apodictiques, l'instant où la pensée estime buter sur l'invérifiable. Ce choix peut se justifier de deux manières. D'abord, il renvoie à une histoire philosophique de la connaissance. Ensuite, cette approche permet d'organiser et de confronter les écoles de pensée et de situer les choix des analyses de l'information et de la communication dans ces écoles, sans prendre de parti sur le fond. Il ne s'agit pas de dire ce qu'est en réalité l'humain, ni ce qu'il est de manière unique pour une discipline donnée, mais de situer les différentes manières de le penser à l'intérieur de cette discipline.

2. 1. L'approche définitionnelle

Quelles sont les définitions de l'humain qui sont portées par les analyses de l'information et de la communication, dans la panoplie de celles qui sont proposées ?

Les efforts de définition de l'homme et de classification de ses compétences ont abouti à des listes de caractéristiques et de capacités, notamment pour situer la frontière avec l'univers animal : on a vu l'intelligence, l'habileté, la capacité à mémoriser des règles, la conscience. Parmi les capacités de l'homme, les actes de la pensée et le langage occupent une position privilégiée. Ils font l'objet d'observations et de concepts très travaillés. Il est bien évident que, en sciences de l'information et de la communication, une grande attention est portée aux opérations intellectuelles, notamment par les recherches sur le traitement de l'information. Par exemple, une bonne partie des travaux sur les interfaces intègre des réflexions sur les possibilités d'interprétation du langage par les machines, la description des opérations mentales que l'on peut effectuer. Inscrire les propositions des sciences de l'information et de la communication dans une histoire de la description des principales opérations intellectuelles pourrait être de quelque intérêt.

La violence et la duplicité apparaissent moins comme ce qui distingue l'homme de l'animal, mais plutôt comme ce qui l'en rapproche. Chez l'homme, la violence est liée à

une tension particulière, sa conscience aiguë de la mort, l'urgence de son désir. Cette tension oriente sa vie, c'est en elle qu'éclatera ou se domestiquera la violence. Le domaine des passions, qui a fait l'objet de traités entiers depuis des siècles, semble avoir peu rejoint les préoccupations de la discipline. On peut le remarquer bien entendu dans les travaux louangeurs sur une « société de l'information » aux contours pas toujours bien définis, qui se caractérise surtout par une fusion intellectuelle. Mais aussi dans la description des comportements humains en termes de stimulus/réponse, qui ne favorise guère non plus la description des états intérieurs.

Cette faible intégration de la dimension du désir bloque souvent la possibilité de penser réellement l'éthique dans ce champ. Car le désir est ouverture vers un autre, tension vers ce qui est au-delà de soi, valeur dépassant la simple préservation de soi-même. Les travaux concernant l'éthique des médias eux-mêmes puisent plus fréquemment dans les concepts de *manipulation* et de *désinformation* dans leur dimension institutionnelle ou dans celui d'*espace public*, que dans les questions d'éthique individuelle. Doit-on y lire une mode dominante dans toutes les sciences humaines lorsqu'il s'agit de penser l'éthique ou une particularité disciplinaire ?

2.2. Critique de la méthode

La place des analyses de l'information et de la communication dans la construction d'un objet scientifique homme.

La certitude de l'objet scientifique *homme* est une affirmation première, souvent implicite, ce qui, si l'on en croit E. Lévinas serait même inévitable : avant toute connaissance, il y a une reconnaissance immédiate, une reconnaissance de l'humanité inséparable de toute rencontre. « *L'homme est le seul être que je ne peux rencontrer sans lui exprimer cette rencontre même. La rencontre se distingue de la connaissance précisément par-là. Il y a dans toute attitude à l'égard de l'humain un salut, fut-ce comme refus de saluer*³ ».

On peut lire, dans le passage de l'éthologie animale à l'éthologie humaine, une volonté explicite d'aborder la question de l'homme dans sa frontière avec l'animal. La recherche d'une objectivation et d'une compréhension de ce comportement de reconnaissance pointé par Lévinas. Autant qu'une objectivation, cette approche apporte un autre point de vue. Car l'intention de Lévinas - et les développements qu'il assume après sa proposition - ont trait à l'éthique : je sais que celui que j'ai en face de moi est humain, et donc je ne peux ni ne dois le traiter en objet ou en animal. L'humain reconnu, même s'il est nié, et dans l'instant même où il est nié, est dans le même temps reproche vivant, regard posé sur les actes commis à son égard, quelle qu'en soit la perversité ou la violence. Pour l'éthologie humaine, il s'agira parfois de régler le statut de l'objet scientifique *homme*, de lui donner un statut identique à celui des autres objets, de l'inscrire par la méthode de travail même dans la lignée animale, de le descendre de son piédestal. La question qui intéresse l'éthologie est celle-ci : Sur quelle base repose notre reconnaissance de l'humain ? La question de Lévinas est : Comment l'humain s'humanise-t-il dans cette reconnaissance ?

Mais la volonté de décrire l'humain n'apparaît pas toujours explicitement dans les analyses de l'information et de la communication. Parfois, la certitude de l'objet scientifique homme peut rester implicite. Et sans doute cet implicite est-il plus intéressant

³ Emmanuel LEVINAS, *Entre nous, Essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, 1991, P. 19.

encore que l'explicite. Lorsque E. T. Hall ou G. Bateson entrent dans un débat sur le *libre arbitre*, leur apport apparaît moins décisif et moins productif que dans l'analyse de l'interrelation. A l'inverse, lorsque Goffman affirme que l'engagement dans une situation permet à l'individu de transcender la fixité des expressions conventionnelles ; lorsque Bateson affirme sa volonté d'appliquer la notion de *double contrainte* à divers types de créativité ; ou lorsque P. Watzlawick affirme que « *Personne ne peut rester sain d'esprit, ni même survivre, par la seule communication avec soi-même* ⁴ », il s'agit bien là de propositions nées de leurs observations et sous-tendues par une vision de l'humain. Par exemple : l'humain se caractérise par l'innovation et non par la répétition. Ou encore : ce sont les mêmes mécanismes qui peuvent créer le meilleur et le pire en matière de socialisation. Ou enfin : l'organisme humain est un organisme ouvert.

L'intérêt pour les faits de communication n'est pas né de rien. Il est apparu en pleine explosion des sciences humaines, et se veut pluridisciplinaire. C'est ce qui fait son intérêt. L'utilisation de l'ethnométhodologie, des méthodes d'analyse en linguistique, de la variété des enquêtes sociologiques n'ont pas empêché le développement des concepts propres (*interrelation, représentation, système...*), qui ne sont pas sans lien avec des concepts préexistants, mais mènent une vie propre. Parfois, ils en sont la reprise ; d'autres fois ils se situent en opposition. Les approches de l'information et de la communication multiplient les regards, les approches, les méthodes. Elles manifestent pourtant une tendance lourde : elles cherchent à échapper à la définition de l'objet par ses caractéristiques pour en donner la vision dans un système, et un système complexe. Elles sont donc à la fois multiples et unitaires, et ce double jeu leur donne un profil méthodologique et conceptuel particulier. Le croisement de leurs différentes écoles avec des tendances épistémologiques installées devrait mettre en évidence comment ce profil méthodologique amène à privilégier des types d'analyse de l'humain et à en faire disparaître d'autres.

2.3. Le point apodictique

Les choix opérés par les analyses de l'information et de la communication parmi les présupposés philosophiques possibles manifeste la volonté de promouvoir un discours (des discours) moderne(s) sur l'humain

L'appel à de références anthropologiques peut se manifester par une simple allusion ou – plus rarement - par des développements conséquents. Il serait donc intéressant de se demander à quels présupposés philosophiques ces allusions renvoient, parmi tous ceux qui sont possibles. Le terme de « présupposé » est ici choisi à dessein, car parfois, la dimension anthropologique semble avoir une fonction surtout dynamique ou polémique. On pourra alors se demander quelle structuration pourrait apporter la systématisation d'une pensée sur l'homme dans le cas des sciences de l'information et de la communication.

Les analyses de l'interrelation elles-mêmes, pourtant si comportementalistes, ont eu leurs aveux d'impuissance. Paul Watzlawick n'avouait-il pas en 1977, avoir sur-estimé les possibilités des concepts développés à Palo Alto. On peut décrire une interaction de multiples manières, mais peut-on saisir le sens d'une vie autrement que dans une

⁴ Paul Watzlawick, « Structures de la communication psychotique », dans *La Nouvelle Communication*, Points, Seuil, 1981, P. 241.

histoire ? « Le changement humain est un phénomène omniprésent, mais nous ne savons pratiquement rien de sa genèse¹. » La parole, même disséquée, s'impose comme intention. « Toute interaction est symbolique et il n'existe pas encore de moyen par lequel quelqu'un soit capable de quantifier ou de transcrire un symbole². » Le problème est conceptuel et épistémologique : il est lié aux choix initiaux de méthode : « Nous avons besoin d'une épistémologie nouvelle. Il n'y a pas que la recherche sur la double contrainte qui soit un échec ; toute la recherche sur l'interaction est dans la même situation. La raison est de nature épistémologique ou méthodologique³. » Cela ne signifie pas le renoncement à penser l'humain. Certains nieront que l'humain ait une *nature profonde* qui le rend inaccessible, mais une science n'a-t-elle pas toujours ses *boîtes noires* ? La question est alors de savoir quelles boîtes on décide de laisser fermées et lesquelles on tente d'ouvrir.

Pour les sciences de l'information et de la communication, comme pour toute science, se pose la question des limites de sa compréhension propre. C'est ce que M. Merleau-Ponty appelait la « transcendance » : la relation de chacun à une altérité, à ce qui dépasse sa maîtrise et sa compréhension propre. L'homme ne peut tenir sous le regard le monde entier. Aucune science non plus. Dans chacun de ses objets d'étude, il lui faut donc désigner ce manque, situer ce qu'elle accepte de ne pas savoir. Il lui faut expliciter les conditions dans lesquelles il faudra rendre les armes. Dire jusqu'où elle compte aller, en quel point se situe la rupture, le passage du point où une parole est possible, vers un point où la parole n'est plus possible. On pourra, certes, identifier *des approches*, une certaine diversité des branches de la discipline, voire entre chercheurs, quant à la fixation de ce point de renoncement. Et il est vraisemblable que ces approches et ces choix rejoindront des attitudes philosophiques répertoriées. Peut-être alors *l'anthropologie* est-elle *l'instant philosophique* de toute science, lorsque le chercheur se retourne vers lui-même, sa propre certitude, et confronte ce qu'il a appris de l'humain à travers ses recherches avec la manière dont lui-même s'éprouve, avec ses représentations de l'Autre.

¹ « Entretien avec P. Watzlawick », *La Nouvelle Communication*, op. cit., P. 331

² Idem, P. 328

³ Idem, P. 328